

Cependant la famille Ellison, tout en chérissant la petite, ne la gâtait pas inutilement, — pas plus le docteur que ses fils plus âgés, qu'elle appelait *les garçons*, et que ses cousines, qu'elle appelait *les filles*, bien qu'elles fussent déjà de grandes personnes à son arrivée dans la maison.

L'oncle en avait fait sa favorite, et c'était sa meilleure amie. Elle l'accompagnait si souvent dans ses visites professionnelles, qu'elle devint bientôt, aux yeux des gens, une partie aussi intégrante de l'équipage du docteur que son cheval lui-même.

Il l'instruisait dans les idées extrêmes, tempérées de bonne humeur, qui formaient le fond de son caractère et celui de sa famille.

Tous aimaient Kitty, et jouaient avec elle, mais aussi la plaisantaient à l'occasion. Ils trouvaient moyen de s'amuser même des sujets sur lesquels leur père n'entendaient pas badinage.

Il n'y avait pas jusqu'à la cause de l'affranchissement qui ne fût parfois présentée sous un aspect comique. Ils avaient plus d'une fois affronté le danger et souffert au service de cette cause, mais nul des adversaires de celle-ci ne s'était plus qu'eux amusé aux dépens du fétiche.

Leur cellule était l'un des principaux refuges des fugitifs noirs ; et à chaque instant ils en aidaient quelques-uns à franchir la frontière. Mais *les garçons* revenaient rarement du Canada sans avoir un recueil d'aventures à tenir toute la famille en hilarité durant une semaine.

Le côté plaisant de leurs protégés était pour eux un sujet d'études particulières, et plus d'un de ces derniers resta vivant dans les souvenirs de la famille, par quelque trait grotesque de caractère ou de physique.

Ils avaient entre eux des sobriquets assez irrévérencieux pour chacun de ces orateurs abolitionnistes trop sérieux, qui ne manquaient jamais de loger chez le docteur, dans leurs tournées. Et ces "frères et sœurs," comme on les appelait, payaient par tout ce qu'il y avait de risible en eux, les faveurs substantielles qu'ils savaient se faire accorder.

Kitty, ayant les mêmes dispositions naturelles, commença dès l'enfance à prendre part à ces innocentes représailles, et à envisager la vie à travers le même prisme de gaieté.

Cependant elle se rappelait un certain visiteur abolitionniste sur qui personne n'avait jamais osé plaisanter, mais que tout le monde, au contraire, traitait avec déférence et respect.

C'était un vieillard au front haut, étroit et orné d'une touffe de cheveux gris, rude et épaisse, qui la regardait par-dessous ses sourcils en broussailles avec une flamme bleue dans le regard, qui l'avait prise un soir sur ses genoux, et lui avait chanté : *Sonnez, trompettes, sonnez !*

L'oncle et lui avaient parlé d'un certain endroit mystérieux et très-éloigné, qu'ils appelaient Boston, en tels termes que l'imagination de l'enfant se représenta ce lieu, comme étant à bien peu de chose près, aussi sacré que Jérusalem, et comme la patrie de tout ce qu'il y avait d'hommes nobles et bons, en dehors de la Palestine.

Le fait est que Boston avait toujours été le faible du docteur Ellison.

Au début du grand mouvement anti-esclavagiste, il avait échangé des lettres — correspondu, suivant son expression — avec John Quincy Adams, au sujet du meurtre de Lovejoy. Puis il avait rencontré plusieurs Bostoniens à la convention du *Sol Libre*, tenue à Buffalo, en 1848.